

Notre époque est une époque où le temps d'attention est court.

Des événements comme ceux de janvier ont saisi les yeux et les oreilles du monde. Puis quelque chose d'autre s'est passé ailleurs. L'information passe et la société s'intéresse à autre chose.

Mais la douleur humaine reste, la peur qu'elle engendre continue, et, à moins d'être traitée, elle pourrait peu à peu tout ce qu'elle touche.

Connaissant la tendance des médias à souffrir de TDAH (Trouble du Déficit de l'Attention avec Hyperactivité), je ne pouvais pas commencer cette année sans nommer certains des événements horribles que nous, Juifs en France, avons vécu au cours de ces dernières années : le meurtre sauvage de Ilan Halimi; l'assassinat de soldats à Montauban et d'écoliers juifs à Toulouse ainsi que de leur professeur; le massacre dans le musée juif à Bruxelles, dans lequel la vie d'une de nos chères membres, Dominique Sabrier, fut violemment prise, et bien sûr ces attaques terroristes à Paris il y a seulement huit mois.

Le monde dans lequel nous vivons, particulièrement pendant cette dernière année, semble être rempli d'événements qui frappent notre cœur de terreur et qui amènent la peur et l'anxiété.

Le résultat est que nous nous sommes habitués au renforcement des procédures de sécurité : dans les aéroports, les bâtiments publics, les grands rassemblements, et maintenant les écoles juives, les centres communautaires - y compris avec des soldats aux portes de notre synagogue.

Cette peur non-formulée, au fond de nos esprits, à chaque fois que nous regardons les informations, que nous ouvrons un journal ou que nous surfons sur Internet est : « quelle nouvelle atrocité pourrait encore avoir eu lieu ? » Dans ces intervalles de paix et de tranquillité, nous essayons de nous asseoir confortablement en attendant que la deuxième chaussure ne tombe.

Bien sûr, le paysage économique plutôt morne dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui a également ajouté à notre sentiment d'incertitude. La confiance envers les hommes politiques ou les hommes d'affaires est au plus bas. Notre inquiétude et notre anxiété s'accroissent chaque jour, chaque fois qu'un nouveau Frankenstein scientifique ou technologique est lâché dans la nature. De rudes vagues de chaleur, des inondations dévastatrices et d'autres conditions climatiques extrêmes sont la nouvelle norme d'un changement climatique qui semble hors de contrôle et qui ne fait qu'augmenter nos craintes.

Franklin Delano Roosevelt avait un jour rassuré l'une des générations qui nous a précédée que « la seule chose dont nous ayons à avoir peur est la peur elle-même ». Je crains que notre génération puisse ne pas trouver le même réconfort dans ce message.

Nous, la génération qui a vécu à travers une période de calme relatif après la seconde guerre mondiale, sommes aujourd'hui témoins d'une nouvelle vague d'antisémitisme dans les rues européennes.

Qui aurait pu penser que cent vingt ans après l'affaire Dreyfus, que le cri de « mort aux Juifs » serait à nouveau entendu à Paris ?

Qui aurait pu penser que seulement soixante-dix ans après la Shoah, des graffitis sur les murs de bâtiments juifs appelleraient à envoyer « les Juifs à la chambre à gaz ? » Au fil des mois, j'ai entendu des gens me dire : « j'ai peur. »

Restons un moment avec ces peurs pour leur faire face directement. Nous ne sommes pas revenus aux années trente.

Au contraire, pour la première fois en près de quatre mille ans d'histoire juive, nous avons simultanément l'indépendance et la souveraineté dans le pays d'Israël, ainsi que la liberté et l'égalité dans la diaspora.

Aussi sérieux les problèmes soient-ils devenus, les conditions sont très éloignées de celles d'il y a quatre-vingt ans d'au moins deux façons.

La première est qu'Israël existe, et a, comme raison d'être, le rassemblement des dispersés.

Deuxièmement, bien qu'il puisse y avoir beaucoup de gens qui soient antisémites en Europe, le fait est que nos dirigeants, dans leur immense majorité, ne le sont pas. Et, de façon encore plus importante : ils s'expriment de façon volontaire et soutenue en faveur de la communauté juive.

Regardez autour de vous : le gouvernement n'a pas hésité à déployer des soldats pour nous protéger, alors que par le passé, à des périodes douloureuses, le pouvoir de l'état a été utilisé pour nous arrêter.

Ceci étant dit, toute réflexion lucide sur notre expérience historique en Europe devrait convaincre même les soutiens les plus tièdes d'un renouveau de souveraineté juive dans notre ancien pays qu'il est infiniment préférable d'avoir un état d'Israël... avec tous les problèmes qui vont avec, y compris des condamnations venant d'un monde soi-disant impartial, que de ne pas avoir d'Israël... et de placer à nouveau notre destin dans leurs caprices et d'espérer gagner leur sympathie.

Quant à l'antisémitisme, il n'a jamais été plus évident que cette haine qui commence par nous ne s'arrête jamais avec nous. Nous sommes le proverbial canari dans la mine, et nos ennemis les plus importants aujourd'hui sont les ennemis de la liberté de tous, partout.

Nous nous sentons peut-être anxieux, et même apeurés, mais il y a des endroits du monde où la terreur est le pain quotidien. Où les chrétiens sont massacrés, décapités, chassés de leurs maisons et où ils vivent dans la terreur. Il existe aujourd'hui des lieux où les femmes et les filles yazidis ou zoroastriennes sont achetées et vendues comme esclaves sexuelles, utilisées, abusées et éliminées selon le bon-vouloir de leurs tortionnaires. Des centaines de musulmans meurent chaque jour... la plupart du temps par la main d'autres musulmans. Les bahais sont en danger. De même que les bouddhistes, les hindous, les Kurdes, les Druzes et même les athées!

Je doute sérieusement que les historiens qui se pencheront sur notre époque aient la tentation de la décrire comme un âge d'or de la tolérance.

Il n'est pas étonnant que beaucoup viennent à la synagogue à Rosh Hashana et à Kippour à la recherche de consolation et de réconfort. Nous voulons nous éloigner de ces peurs et de cette anxiété, nous cherchons un havre de paix pour nous ressourcer.

C'est pourquoi il est plutôt paradoxal d'ouvrir nos *mahzorim* pour y trouver une prière où nous demandons à Dieu de nous accorder, parmi toutes les possibilités, la « crainte » ... comme si nous n'en avions pas assez!

De façon plus précise, dans le troisième paragraphe de notre prière centrale, la Amida, nous ajoutons pendant les fêtes le texte suivant :

ובכן תן פחדך יה' אלהינו על כל מעשיך ואימתך על כל מה שבראת. וייראוך כל המעשים וישתחוו לפניך כל הברואים

Ce que l'on traduit traditionnellement par :

« Par conséquent, Adonai notre Dieu, place Ta **peur** sur toute Ton œuvre, et Ton **tremblement** sur tout ce que Tu as créé. Que toutes Tes créatures soient emplies de **crainte et de révérence**, et qu'elles s'inclinent devant Toi ».

Alors quel est le problème ?

Ne me mécomprenez pas, mais est-ce que nous n'avons pas déjà suffisamment de crainte? Du point de vue de la liturgie, la réponse est clairement « non ! ».

J'ai tendance à penser que la crainte que nous cherchons pendant les grandes fêtes est qualitativement différente de l'effroi que nous ressentons en voyant les actes d'un monde qui semble être devenu fou.

Dans cette prière, nous posons comme idéal un monde qui reconnaît le monothéisme éthique; un monde qui vit d'une manière qui reflète l'émerveillement, la crainte et la vénération de Dieu.

La plupart d'entre nous ont appris du **Chéma** l'importante *mitsva* de « aimer Adonai notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces. » Dt 6, 4

Les enseignants du judaïsme du premier siècle - y compris même les premiers chrétiens - étaient d'accord pour dire que c'était là l'un des principes de base de la Bible : aimer Dieu et aimer notre prochain.

Beaucoup d'entre nous connaissent en revanche moins la *mitsva* de craindre Dieu.

Nous ne la lisons pas deux fois par jour comme le **Chéma**, mais elle apparaît au milieu même de la Torah, à la fois géographiquement et théologiquement, au cœur du livre du Lévitique, dans le chapitre dix-neuf, que nous lisons le matin de Kippour.

Là nous trouvons des versets tels que « tu n'insulteras pas le sourd et tu ne placeras pas de pierre d'achoppement devant l'aveugle. Tu craindras ton Dieu : Je suis l'Eternel. » Ou plus loin : « tu te lèveras devant la personne âgée et tu témoigneras du respect envers elle. Tu craindras ton Dieu : Je suis l'Eternel. »

En fait, il y a beaucoup d'endroits dans la Torah où on nous demande de craindre Dieu.

Que l'on traduise le mot hébreu « yirah » par « peur, » « révérence » ou « crainte mêlée d'émerveillement, » nous voyons que la Torah s'attend à ce que nous vivions à la hauteur de ses attentes, à agir de façon appropriée envers les autres, et, si ce n'est par amour du prochain, de Dieu et de Sa création, alors par crainte mêlée de révérence pour Dieu, parce que nous sommes emplis du respect qu'Adonai inspire.

Les rabbins ont même créé un mot pour désigner cette valeur mainte fois répétée dans la Torah : **yirat shamaim** : la crainte du ciel.

Ainsi celui qui craint Dieu n'insulte pas celui qui est sourd et ne place pas une pierre d'achoppement devant l'aveugle. Ceux qui craignent Dieu témoignent du respect pour ceux qui sont âgés et se soucient de ceux qui ont des difficultés financières. Et ils traitent leurs domestiques et leurs employés avec compassion.

Mais d'autres groupes, comme Al-Qaïda ou Daesh ne prétendent-ils pas aussi craindre Dieu à leur manière ? Ne prétendent-ils pas commettre ces actes au nom de Dieu ?

En tant que Rabbin, je dirais qu'il y a une différence qualitative : le judaïsme a toujours affirmé qu'aimer la vie est la façon authentique d'exprimer la *yirat shamaim*, la crainte du ciel. Cette valeur-là ne peut exister sans l'autre.

Vers la fin de sa vie, Moïse se tourna vers la génération suivante pour lui expliquer comment honorer l'Eternel : « Choisissez la vie, pour que vous et vos enfants puissiez vivre ! » Dt 30, 19

Nous prenons cela pour un fait acquis en oubliant à quel point c'est rare dans l'histoire des religions. Pourquoi ?

Pensez à tout le mal justifié que vous pourriez commettre si vous pensiez que vous en seriez récompensé dans le monde à venir ? Depuis l'aube de la civilisation, le paradis a bien trop souvent été utilisé comme excuse pour justifier l'injustice, la violence et le meurtre, ici, sur terre.

C'est la logique des terroristes, des bombes humaines et des fanatiques religieux. C'est la même logique que ceux qui brûlent des « hérétiques » au bûcher pour sauver leurs âmes.

Contre cet état d'esprit terrifiant, le judaïsme est tout entier une protestation. Nous devons nous battre pour la justice et la compassion dans cette vie, pas pour celle d'après.

Le judaïsme ne se préoccupe pas tant de la peur de la mort. Le judaïsme se préoccupe d'une peur bien plus dangereuse... celle de faire face à la vie avec toutes ses souffrances, ses déceptions et son imprévisibilité.

C'est la peur de la vie et non la peur de la mort qui a mené des gens à créer des états totalitaires et des religions fondamentalistes.

C'est la peur de la vie qui, en définitive, est une peur de la liberté. C'est précisément pour cette raison que pour le terrorisme, la peur de la vie prend la forme d'une attaque contre la liberté.

Notre prière pour la crainte religieuse de Dieu, qui se trouve dans notre prière centrale, est *davka* l'amour de la vie, et par conséquent nous devons en faire la démonstration dans la manière dont nous vivons notre religion.

Jamais auparavant je n'ai eu le sentiment aussi fort que nous devons vivre ce message, le message de la Torah, que la vie est sainte, que la mort souille et que la terreur au nom de Dieu est une profanation du nom de Dieu. Comme le dit si justement le Rabbin Jonathan Sacks : « pour l'amour de l'humanité et du monde libre, les gens de toutes religions et les gens sans religion doivent se tenir ensemble et dire 'pas au nom de Dieu'. »

Parce qu'aujourd'hui, ce n'est pas juste la France, Israël, ou même les juifs dont la liberté est en risque. C'est réellement dans le monde entier.

Martin Luther King dit dans un sermon en 1963 : « nous devons ériger des digues de courage pour retenir le flot de la peur. »

Le courage n'est pas l'absence de peur. Ces eaux boueuses et obscures attendent toujours de nous submerger. Non, le courage est le jugement que quelque chose d'autre est plus important que la peur.

Ce qui est un truisme au niveau de la communauté ou de la société est encore plus vrai au niveau individuel.

Après tout, toutes nos peurs et nos angoisses ne viennent pas de l'extérieur. Quand on s'y penche, la peur que nous avons du terrorisme, ou notre appréhension à mal traiter les autres n'est rien comparé à la paralysie par laquelle nous retient notre peur la plus profonde.

Pensez-y. Réfléchissez à toutes les choses que vous aimeriez changer dans votre vie mais que vous avez l'impression de ne pas pouvoir changer. Les impossibilités, les « je ne peux pas » qui vous hantent.

Les peurs qui enchaînent et qui entravent; celles dont vous vous souvenez chaque année mais à propos desquelles vous ne faites jamais rien. Nous en avons tous!

Je ne peux pas étudier plus, je ne suis pas assez bon.
Je ne peux pas changer de carrière. (ou revenir sur le marché du travail)
Je ne peux pas réparer ma relation avec mes parents ou avec mes enfants.
Je ne peux pas être à nouveau en couple depuis que mon conjoint est mort.
Je ne peux pas être éthique dans mon activité professionnelle et rester compétitif.
Je n'ai pas de temps pour mes amis, je suis débordé par tout ce que j'ai à faire.
Je ne peux pas consacrer plus de temps à ma famille.
Je ne peux pas m'empêcher de faire des commérages.
Je ne peux pas contrôler mon humeur.
Je ne peux pas changer mon mode de vie, même si il est mauvais pour ma santé.
Je n'ai pas le temps pour chabbat ou pour la vie communautaire.

Je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas. J'aimerais bien, mais c'est tout simplement impossible.

Souvent, c'est nous-même qui nous plaçons en travers du chemin vers l'accomplissement de notre potentiel. Et le pire ? C'est souvent notre inaction qui engendre plus de doutes, de peurs, et qui nous paralyse encore plus.

De façon plus insidieuse, lorsque nous nous sentons inspiré de venir plus souvent aux offices, de respecter le chabbat, d'accomplir une *mitsva* plus spécifiquement ou de donner de façon plus généreuse à la *tsedaka*, c'est souvent une petite voix apeurée qui nous arrête et qui se moque de nos nobles résolutions.

« Qu'est-ce que tu crois être en train de faire ? Qui penses-tu tromper ? Qui es-tu pour prétendre être une personne juste ? Toi, qui ne sait même pas lire l'hébreu ou qui ne mange pas *cachère* ? Tu vas commencer à respecter le chabbat ? Bien sûr ! Tu vas être un philanthrope ? Tu as des choses plus intéressantes auxquelles consacrer ton argent ! »

Nous nous décourageons nous-même. Nous avons peur de paraître idiot ou hypocrite, et nous devenons notre propre adversaire, notre propre procureur.

Victor Hugo écrivit un roman intitulé « Quatrevingt-treize », dans lequel un bateau est pris dans une terrible tempête. Au plus fort de l'orage, l'équipage entend un terrible bruit sous le pont. Ils savent ce que c'est : l'un des canons s'est détaché et vient percuter les parois du navire à chaque fracas de la mer. Deux hommes, au risque de leur vie, parviennent à le réattacher, parce qu'ils savent que le lourd canon à l'intérieur de leur bateau est un plus grand danger que l'orage à l'extérieur. Il en est de même pour les gens. Les fardeaux qu'ils portent à l'intérieur sont souvent plus destructeurs que les orages qu'ils traversent.

Le courage avec lequel je suggère que nous affrontions nos peurs - cette foi religieuse que je fais mienne, n'est néanmoins pas un genre de pensée positive new age.

Ce n'est pas un optimisme naïf. Il ne s'agit pas de voir le monde tel que nous aimerions qu'il soit et puis de croire que le simple fait d'espérer ou de prier fera qu'il en sera ainsi. Seul un optimiste un peu simple peut nier les sombres réalités de notre monde.

Ce type d'optimisme est la croyance passive que les choses iront mieux. L'espoir, d'un autre côté, est la conviction que, si nous œuvrons suffisamment fort, nous pouvons améliorer les choses.

Dieu n'a jamais promis que le monde irait mieux tout seul... nous devons faire quelque chose pour que cela arrive.

L'espoir juif est de voir le monde exactement comme il est, et, en dépit de cela, de ne pas abandonner l'espoir qu'il puisse être différent... et même qu'il devrait être autrement... et puis d'être prêt à agir, avec d'autres, pour faire que cela soit ainsi. La conception juive de la confiance et du courage est un réalisme qui a été touché par l'espoir. Et l'espoir, *tikva*, a le pouvoir de transformer le monde.

Les terroristes ont cherché à affaiblir la communauté juive et la société à travers la peur. Au lieu de cela, ils nous rappellent que notre meilleur arme de défense est l'espoir qui vient avec la croyance fermement établie que tout est possible, tant que nous sommes capables de faire face à nos peurs avec courage et d'agir.

Voilà pourquoi notre livre de prière nous demande plus de crainte... parce que nous n'avons pas suffisamment de la bonne sorte de crainte dans ce monde. C'est le problème! Avoir le bon type de crainte, je pense, sera l'antidote nécessaire aux horreurs de ce monde.

Demain nous sonnerons le chofar. Il existe beaucoup de symboles derrière cet instrument. C'est un appel au repentir, un appel au pardon de Dieu, une proclamation du nouvel an. Mais au fond, le coup du chofar est un cri de bataille. Il dit *hineni*, me voilà. Je suis prêt pour le défi à venir en dépit de la peur. Je crois que je peux le faire et rien ne se tiendra en travers de ma route.

C'est en définitive le message de cette saison de fêtes. Que la confiance et l'espoir nous donne la force de relever nos défis, nous permette de surmonter l'adversité que la vie amène naturellement, et puisse Dieu nous donner le courage de voir venir cette nouvelle année avec espoir. Et puisse-t-elle n'être que pour le bien! (Traduction : Olivier Delasalle)

**שנה טובה ומתוקה
השנה תשע"ו**

*Shana Tova ou'Metouqa,
Douceur, sérénité, réussite, santé et paix
pour l'an 5776 !
rabbin Tom Cohen*



**קהילת גשר
Kehilat Gesher**

La synagogue Franco-américaine de Paris

KEHILAT GESHER, la synagogue franco-américaine de Paris

7 rue Léon Cogniet 75017 Paris M° Courcelles

www.kehilatgesher.org / 09 53 18 90 86